

Tanella Boni ou l'écriture au féminin pluriel.

N'Dré Sam, BEUGRE.

Cita:

N'Dré Sam, BEUGRE (2025). *Tanella Boni ou l'écriture au féminin pluriel*. *Cacto Journal - Science, Art, Communication in Transdisciplinarity Online*, 5 (2), 1-40.

Dirección estable: <https://www.aacademica.org/ndresambeugre/16>

ARK: <https://n2t.net/ark:/13683/pr5C/O7t>



Esta obra está bajo una licencia de Creative Commons.
Para ver una copia de esta licencia, visite
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.es>.

Acta Académica es un proyecto académico sin fines de lucro enmarcado en la iniciativa de acceso abierto. Acta Académica fue creado para facilitar a investigadores de todo el mundo el compartir su producción académica. Para crear un perfil gratuitamente o acceder a otros trabajos visite: <https://www.aacademica.org>.

Revista

Cacto

Ciência, Arte, Comunicação em transdisciplinariedade Online

ISSN 2764-1686

V.5, n.2, 2025



revistacactofsertao@gmail.com



INSTITUTO FEDERAL
Sertão Pernambucano

Équipe éditoriale

Rédacteur en chef

Prof. Dr Gabriel Kafure da Rocha – Campus de la zone rurale IFSertãoPE/Petrolina ;

Éditeur graphique

Danton Montezuma de M. Pires – Institut Fédéral du Sertão de Pernambuco – IF Sertão PE/Campus Petrolina Zone Rurale ;

Rédacteurs de section

Prof. Dr Alexandre Henrique dos Reis. Université Fédérale de la Vallée de São Francisco – Campus Univasf/Juazeiro.

Prof. Dr. Ana Patricia Frederico Silveira – Institut Fédéral du Sertão Pernambucano. IF Sertão PE/ Campus Petrolina.

Prof. Dr André Ricardo Dias Santos. Institut Fédéral du Sertão Pernambucano – Campus IF Sertão PE/ Petrolina ;

Institut Fédéral du Sertão Pernambucano – IF Sertão PE/Campus Serra Talhada ;

Prof. Dr Rafael Lucas de Lima – Université de Pernambuco – Campus UPE/Petrolina.

Professeur Dr Cristiano Dias da Silva. Institut Fédéral du Sertão de Pernambuco – IF Sertão PE/Campus Ouricuri.

Prof. Dr. Eduardo Barbosa Vegolino. Institut Fédéral du Sertão de Pernambuco – IF Sertão PE/Campus Forest.

Prof. Moi. José Paulo Maldonado Souza - Institut Fédéral de Bahia – Campus IFBA/Irecê.

Prof. Dr. Suzano Aquino Guimarães - Université Fédérale de Pernambuco - UFPE/ Campus Recife.

Prof. Dr. Jan Clefferson Costa de Freitas - Université Fédérale de Rio Grande do Norte - UFRN/ Campus Lagoa Nova.

Conseil scientifique

Prof. Ma. Antonise Coelho de Aquino. Institut Fédéral du Sertão de Pernambuco – Campus IF Sertão PE/ Petrolina Zone Rurale ;

Prof. Dr André Ricardo Dias Santos. Institut Fédéral du Sertão de Pernambuco – IF Sertão PE/Campus Petrolina ;

Professeur Dr Armando Cisneros Sosa. Universidad Autonoma Metropolitana – UNAM/Campus Azcapotzalco Mexico.

Prof. Moi. Cristiano Dias da Silva. Institut Fédéral du Sertão de Pernambuco – IF Sertão PE/Campus Ouricuri ;

Prof. Ma. Edlúcia da Silva Costa. IF Sertão PE/Campus Petrolina Zone rurale ;

Prof. Dr Erbs Cintra de Souza Gomes. IF Sertão PE/Campus Petrolina Zone rurale ;

Professeur Esp. Gilson Lopés. IF Sertão PE/Campus Petrolina Zone rurale ;

Prof. Dr. João Batista Farias Junior – Institut Fédéral du Piauí – IFPI/Campus São João do Piauí.

Prof. Ma. Javandilma Gomes Ferreira – Institut Fédéral du Sertão de Pernambuco – IF Sertão PE/Campus Petrolina Zone Rurale ;

Professeur Dr José Aldo Camurça Neto. IF Sertão PE/Campus Serra Talhada ;

Prof. Dr Jose Blaunde Patimale - Université Eduardo Mondlane/UEM - Campus Maputo Mozambique.

Prof. Ma. Márcia do Carmo Silva Matos – Institut Fédéral du Sertão de Pernambuco – IF Sertão PE/ Campus Petrolina Zone Rurale ;

Prof. Ma. Patrícia Pereira Alves – Institut Fédéral du Sertão de Pernambuco – IF Sertão PE/Campus Petrolina Zone Rurale ;

Professeur Dr Roberto Remígio Florêncio. Campus de la zone rurale IF Sertão PE/Petrolina ;

Professeur Dr Rodolfo Rodrigo Santos Feitosa. Campus de la zone rurale IF Sertão PE/Petrolina ;

Professeur Dr Sarah Hallelujah Vicentini de Sampaio. Université Fédérale de la Vallée de São Francisco – Campus Univasf/Juazeiro.

Tanella Boni ou l'écriture au féminin pluriel

Tanella Boni or writing in the plural feminine

N'Dré Sam BEUGRÉ¹

Résumé

Cette étude propose une analyse approfondie de l'œuvre de Tanella Boni à travers le prisme de « l'écriture au féminin pluriel ». Poétesse, romancière et essayiste ivoirienne, Tanella Boni explore dans ses textes les multiples facettes de l'identité féminine, entre mémoire, résistance, corps et engagement. En interrogeant les tensions entre tradition et modernité, elle donne voix à des figures féminines complexes et plurielles, qui incarnent à la fois la mémoire des souffrances historiques et la quête d'émancipation. L'étude met en lumière la dimension politique et éthique de son écriture, à travers une approche croisant critique féministe, pensée postcoloniale et écoféminisme. L'analyse des procédés esthétiques, notamment l'usage du fragmentaire et de la rupture, révèle comment l'écriture devient chez Boni un espace de subversion des discours dominants et une réinvention des subjectivités féminines. Son œuvre propose ainsi une réflexion originale sur la place des femmes dans l'histoire africaine, leur rapport à la nature et leur rôle dans les dynamiques de transformation sociale.

¹ Institut de Recherches et d'Études Philosophiques. Réseau des universités des sciences et technologies d'Afrique (RUSTA) - Côte d'Ivoire. E-mail : ndresam.beugre@outlook.be

Mots-clés : Tanella Boni, littérature africaine, écriture féminine, postcolonialisme, écoféminisme, identité plurielle, mémoire, corps, résistance.

Abstract

This study offers an in-depth analysis of the works of Tanella Boni through the lens of "writing in the feminine plural." As an Ivorian poet, novelist, and essayist, Boni explores the multiple dimensions of female identity, navigating between memory, resistance, embodiment, and political commitment. By examining the tensions between tradition and modernity, she gives voice to complex and plural female figures who bear the memory of historical suffering while pursuing paths toward emancipation. The study highlights the political and ethical dimensions of her writing through a multidisciplinary approach combining feminist criticism, postcolonial theory, and ecofeminism. The analysis of her aesthetic strategies—especially her use of fragmentation and rupture—demonstrates how her writing becomes a space for subverting dominant discourses and reinventing female subjectivities. Boni's work thus offers an original reflection on women's roles in African history, their relationship with nature, and their involvement in social transformation.

Keywords: Tanella Boni, African literature, feminine writing, postcolonialism, ecofeminism, plural identity, memory, body, resistance.

I. Introduction

L'œuvre littéraire de Tanella Boni occupe une place singulière dans le champ des lettres africaines contemporaines. Poétesse, romancière, essayiste, philosophe, elle incarne cette figure d'intellectuelle engagée qui conjugue à la fois profondeur de pensée, esthétique de l'écriture et ancrage dans les réalités socioculturelles de son temps. Si ses écrits traversent des thématiques variées — de l'exil à la mémoire, de la quête identitaire à la condition humaine —, c'est bien la question du féminin, envisagée dans toute sa complexité et sa pluralité, qui constitue l'un des fils conducteurs de son œuvre. Loin de s'enfermer dans une représentation monolithique de la femme, Tanella Boni explore au contraire les multiples visages du féminin, dans

une dynamique que l'on pourrait qualifier de « pluriel », à la fois dans les formes d'expression, les thématiques abordées et les expériences racontées.

Cette écriture du « féminin pluriel » ne se limite pas à la simple évocation de personnages féminins. Elle engage une véritable réflexion sur les conditions de vie des femmes, sur les violences physiques et symboliques qu'elles subissent, mais aussi sur leurs stratégies de résistance, leurs aspirations à la liberté et à l'émancipation. Le féminin, chez Boni, n'est pas un concept figé ; il est mouvant, évolutif, traversé par les contradictions de l'histoire, des cultures et des sociétés. C'est un espace de lutte, mais aussi un lieu de création, d'imaginaire et de renouveau. À travers ses romans, ses recueils de poèmes et ses essais, l'auteure propose ainsi une relecture critique des rapports de genre, mais également une ouverture vers des formes alternatives de subjectivation féminine.

Il est essentiel, pour saisir la portée de cette écriture, de replacer l'œuvre de Tanella Boni dans son contexte historique et culturel. Née en 1954 à Abidjan, en Côte d'Ivoire, elle a grandi dans un environnement marqué par les tensions politiques liées à l'indépendance et par les transformations profondes des sociétés africaines postcoloniales. Ce contexte a nourri son engagement intellectuel et littéraire. Formée à la philosophie, elle enseigne également à l'université, ce qui confère à ses écrits une densité réflexive particulière. Son parcours est emblématique de ces intellectuelles africaines qui, tout en revendiquant leur attachement à la tradition, questionnent de manière critique les héritages culturels et les structures patriarcales.

Mais l'œuvre de Tanella Boni dépasse largement le cadre de la simple revendication féminine. Elle interroge aussi les formes de domination plus larges, qu'elles soient coloniales, économiques ou écologiques. Cette approche globale de la condition humaine, et plus spécifiquement de la condition féminine, fait de son écriture une véritable plateforme d'interrogation sur les désordres du monde. La femme n'y est pas simplement victime, elle est aussi actrice du changement, médiatrice de nouvelles formes de savoirs et de pratiques sociales. L'écriture de Boni est profondément marquée par une esthétique du déplacement. Qu'il s'agisse du déplacement géographique – l'exil, la migration, l'errance – ou du déplacement

symbolique – le franchissement des frontières culturelles, linguistiques et sociales –, elle déploie dans ses œuvres un espace de réflexion où les identités se construisent dans l’entre-deux, dans le croisement des cultures et des expériences. C’est dans cet espace liminal que s’épanouit la voix féminine plurielle : ni totalement enracinée, ni complètement déracinée, mais toujours en tension entre l’ici et l’ailleurs, le passé et l’avenir, la tradition et la modernité.

Dans cette perspective, la question du corps féminin occupe une place centrale. Le corps des femmes, dans l’écriture de Tanella Boni, est à la fois territoire de souffrance et espace de revendication. Il est le lieu où s’inscrivent les violences – celles de la guerre, de l’exil, du viol, des mutilations – mais aussi le lieu d’où surgissent les forces de résistance et de reconstruction. Le corps est donc un espace politique, un lieu de mémoire et de création. Cette approche du corps rejoint les théories contemporaines du féminisme, en particulier celles qui insistent sur l’importance de réinscrire les expériences corporelles dans la réflexion critique et littéraire.

Cependant, il serait réducteur de limiter la pensée de Tanella Boni à une approche strictement féministe au sens occidental du terme. Son œuvre s’inscrit plutôt dans une logique de dépassement des catégories traditionnelles. Si elle revendique l’autonomie et la liberté des femmes, elle le fait toujours en tenant compte des spécificités culturelles et historiques des sociétés africaines. Elle s’inscrit ainsi dans la lignée des penseuses africaines comme Awa Thiam ou encore Werewere Liking, qui ont toujours prôné un féminisme enraciné, respectueux des contextes locaux, et ouvert à la pluralité des expériences. Cette capacité à penser le féminin dans toute sa diversité est renforcée par une écriture qui elle-même refuse l’uniformité. Tanella Boni alterne les formes narratives, les registres de langue, les genres littéraires. Elle passe avec aisance de la poésie au roman, de l’essai au conte, explorant ainsi toutes les potentialités de la langue pour dire la complexité du monde et des êtres. Cette hétérogénéité formelle est le reflet même de la pluralité du féminin qu’elle met en scène.

Enfin, il convient de souligner que l’œuvre de Boni est aussi traversée par une profonde préoccupation écologique. Cette dimension, souvent négligée dans les

lectures critiques de ses textes, est pourtant essentielle pour comprendre l'articulation qu'elle propose entre le féminin, la nature et l'avenir de l'humanité. Les femmes apparaissent fréquemment dans ses récits comme gardiennes de la terre, détentrices de savoirs ancestraux liés à la préservation de l'environnement. Cette approche rejoint les courants de l'écoféminisme, qui mettent en relation la domination des femmes et l'exploitation de la nature, et qui appellent à repenser les rapports de pouvoir dans une perspective plus respectueuse de l'équilibre entre les êtres et les écosystèmes. Ainsi, l'écriture de Tanella Boni, en explorant les multiples facettes du féminin, en questionnant les rapports de pouvoir et en inventant de nouvelles formes de narration, s'impose comme un espace de réflexion et de création particulièrement fécond. Elle invite à repenser la place des femmes dans les sociétés contemporaines, à interroger les formes de domination héritées du passé et à envisager des voies nouvelles pour l'émancipation et la liberté.

Cette réflexion sur la pluralité du féminin ne saurait être pleinement saisie sans une analyse attentive de la manière dont Tanella Boni inscrit la voix féminine dans l'histoire collective des peuples africains. La femme n'est pas seulement une figure de la maternité ou de l'intimité domestique ; elle est aussi une mémoire vivante de l'histoire coloniale et postcoloniale. À travers ses œuvres, Boni réhabilite ces voix souvent passées sous silence : celles des femmes ayant subi les guerres, les déplacements forcés, la misère sociale, mais également celles des femmes résistantes, bâtisseuses de nouveaux horizons. Ce travail de mémoire est d'autant plus essentiel que l'histoire officielle a souvent relégué les femmes à des rôles secondaires, invisibilisant leur participation active aux luttes d'indépendance, aux résistances contre les oppressions économiques et politiques, ou encore à la préservation des cultures locales face aux menaces de l'homogénéisation culturelle. Chez Tanella Boni, l'histoire s'écrit donc au féminin pluriel : elle fait entendre la multitude des récits féminins, des plus tragiques aux plus lumineux, des plus anonymes aux plus héroïques.

Dans cette volonté de redonner la parole aux femmes, l'auteure déconstruit les représentations stéréotypées qui ont longtemps figé l'image des femmes africaines dans des rôles subalternes. Elle refuse la simplification de la figure féminine en simple victime ou en incarnation de la souffrance muette. Ses

personnages féminins, bien qu'éprouvés par les violences de l'histoire et du quotidien, possèdent une incroyable capacité de résilience et de réinvention de soi. Cette posture narrative ouvre la voie à une écriture du dépassement, où la femme, tout en portant les stigmates du passé, est avant tout une force en devenir, un sujet qui agit sur le monde et non un objet passif de l'histoire.

C'est dans cette dynamique que s'inscrit son recours fréquent à la symbolique du voyage, de l'exil et de l'errance. Ces motifs littéraires, omniprésents dans ses romans et sa poésie, traduisent à la fois la condition des femmes en quête de liberté et l'état d'incertitude propre aux sociétés africaines postcoloniales. Le voyage, qu'il soit physique ou spirituel, apparaît comme une métaphore de la quête d'émancipation. Il permet d'explorer de nouvelles formes d'être au monde, loin des carcans imposés par les traditions patriarcales ou par les logiques oppressives du néocolonialisme. Mais cette quête n'est jamais simple. L'émancipation féminine, chez Tanella Boni, ne se résout pas en un simple rejet des traditions. Elle suppose une négociation complexe entre l'héritage culturel et la modernité, entre l'attachement à des valeurs ancestrales et la nécessité d'affirmer de nouvelles subjectivités. C'est là que se manifeste toute la finesse de sa pensée : elle ne prône ni un rejet radical des cultures locales, ni une adhésion sans critique aux modèles occidentaux. Elle défend au contraire l'idée d'une modernité négociée, où les femmes peuvent puiser dans leur patrimoine culturel des ressources pour réinventer leur place dans la société.

Ce positionnement s'exprime de manière particulièrement forte dans sa poésie, où l'esthétique du fragmentaire et de la suggestion permet de rendre compte de cette complexité. Loin de toute linéarité, ses poèmes évoquent des éclats de vie, des fragments de mémoire, des intuitions fugaces. Cette écriture elliptique reflète à la fois la fragmentation des identités contemporaines et la difficulté à formuler, dans un langage hérité de structures dominantes, des expériences de vie souvent inouïes. C'est ainsi que l'écriture de Tanella Boni devient elle-même un acte de résistance : en refusant les formes littéraires classiques, elle invente une langue nouvelle pour dire l'indicible, pour faire entendre des voix trop longtemps tues.

Dans cette perspective, il est crucial d'aborder également la dimension linguistique de son œuvre. Bien qu'elle écrive majoritairement en français, Boni revendique une littérature traversée par les sonorités, les rythmes et les imaginaires des langues africaines. Cette hybridité linguistique n'est pas un simple effet de style ; elle témoigne d'une volonté de faire résonner, au cœur même de la langue coloniale, les voix multiples des cultures africaines. En cela, son écriture s'inscrit pleinement dans les logiques de la créolisation et de l'hybridité culturelle chères à Édouard Glissant. La question du langage est ici fondamentale : comment dire la complexité du féminin dans une langue qui a été, historiquement, un instrument de domination coloniale ? Tanella Boni relève ce défi en subvertissant la langue française, en y introduisant des formes de rupture, de déconstruction syntaxique et de métissages lexicaux. Sa langue poétique devient ainsi un espace de liberté, un terrain de jeu où les frontières entre les langues, les genres et les cultures se brouillent.

Ce travail de réinvention linguistique rejoint la réflexion plus large sur l'oralité et l'écriture. Comme de nombreuses auteures africaines contemporaines, Boni ne conçoit pas la littérature comme un simple exercice d'écriture figée sur la page. Elle revendique une littérature vivante, inspirée par les traditions orales africaines, mais qui sait aussi s'adapter aux exigences de la modernité. Cette tension entre oralité et écriture permet d'élargir l'espace de la représentation du féminin, en intégrant des formes narratives issues des contes, des chants traditionnels, des proverbes, tout en leur conférant une portée critique et contemporaine. Ainsi, l'écriture de Tanella Boni ne se contente pas de mettre en scène des personnages féminins ; elle invente une nouvelle manière de raconter le féminin, une manière qui embrasse la multiplicité des voix, des expériences et des trajectoires. Cette écriture plurielle ne propose pas de modèle unique d'émancipation, mais invite au contraire à penser la liberté des femmes comme un chantier ouvert, une quête jamais totalement achevée, en perpétuel mouvement.

En somme, l'œuvre de Tanella Boni, en interrogeant le féminin sous toutes ses formes – sociales, historiques, corporelles, spirituelles –, offre une réflexion d'une richesse exceptionnelle sur la condition des femmes dans le monde contemporain. Elle invite à repenser les héritages culturels, à déconstruire les

stéréotypes et à imaginer de nouvelles manières d'être femme dans un monde en constante mutation. À travers cette écriture du féminin pluriel, c'est aussi une réflexion plus vaste sur l'humanité et ses possibles que l'auteure nous propose, faisant de la littérature un espace de dialogue, de résistance et de création sans frontières.

II. L'univers pluriel du féminin dans l'œuvre de Tanella Boni

1. Le Féminin comme espace de résistance

La littérature africaine contemporaine, et plus spécifiquement la littérature féminine, s'inscrit dans une dynamique de résistance où l'écriture devient un acte politique et un moyen de contestation des oppressions historiques, sociales et culturelles. Chez Tanella Boni, cette dynamique trouve un écho particulièrement fort dans la manière dont elle met en scène la condition féminine, en la plaçant au cœur des luttes pour la dignité, la liberté et la reconnaissance. Le féminin, dans son œuvre, n'est jamais une figure passive de la souffrance ; il devient au contraire un espace actif de résistance contre les logiques de domination, qu'elles soient patriarcales, coloniales ou néocoloniales.

Cette posture de résistance s'exprime d'abord dans la représentation du corps féminin, que Boni investit d'une forte charge symbolique et politique. Le corps des femmes est en effet le premier territoire où s'exercent les violences : violences physiques, à travers les mutilations, les viols et les sévices infligés dans les contextes de conflits armés ou de répression sociale ; violences symboliques, à travers la réduction des femmes à des rôles subalternes, confinées à l'espace domestique ou reléguées à des fonctions de reproduction. Dans *Matins de couvre-feu* (1993), recueil poétique emblématique, l'auteure décrit avec une intensité poignante ces corps féminins meurtris, mais jamais totalement vaincus. La femme y apparaît comme une figure à la fois vulnérable et résistante, capable de puiser dans sa douleur les ressources d'une survie obstinée.

Le poème devient ainsi l'espace privilégié où se disent l'indicible et l'impensable, où la parole poétique permet de redonner voix et visibilité à celles que l'histoire officielle a effacées. Tanella Boni utilise la fragmentation du vers, la discontinuité des images, pour traduire la dispersion des existences féminines dans un monde en crise. Cette esthétique du morcellement rejoint une éthique de la révolte : refuser l'homogénéisation des récits, c'est aussi refuser l'uniformisation des destins et des souffrances. Chaque femme, dans ses textes, devient porteuse d'une histoire singulière, d'une voix propre, d'une manière unique de dire son rapport au monde.

Ce qui distingue l'écriture de Boni dans cette perspective, c'est sa capacité à dépasser la simple dénonciation pour ouvrir des espaces de re-création du féminin. Loin de se complaire dans la représentation de la victime, elle met en scène des personnages féminins qui, malgré l'adversité, inventent des formes de résistance quotidiennes. Ces résistances sont parfois spectaculaires, à l'image de figures féminines qui s'opposent ouvertement à l'autorité patriarcale, mais elles sont le plus souvent discrètes, silencieuses, inscrites dans les gestes du quotidien : élever ses enfants dans la dignité malgré la misère, cultiver la terre dans un environnement hostile, préserver la mémoire des ancêtres face à l'oubli organisé par les forces néocoloniales.

Dans *Les nègres n'iront jamais au paradis* (2006), roman profondément engagé, Tanella Boni met en scène cette forme de résistance à travers le personnage de la vieille Kaki, figure de la sagesse ancestrale, qui incarne la mémoire vivante d'une communauté en délitement. Par son refus de se soumettre aux nouvelles injonctions de la modernité destructrice, elle illustre une forme de résistance éthique et existentielle. Cette posture rejoint la conception de la résistance développée par Michel de Certeau dans *L'invention du quotidien* (1980), où l'auteur montre comment les individus, à travers des pratiques ordinaires, inventent des manières de contourner les systèmes de domination. Le féminin, chez Boni, participe pleinement de cette « micro-résistance », où chaque acte du quotidien devient une affirmation de soi face à l'effacement.

Cette résistance s'exprime également dans le refus des assignations identitaires figées. Tanella Boni déconstruit les stéréotypes de la femme africaine « authentique », cantonnée à son rôle de mère ou de gardienne des traditions. Elle montre au contraire des figures féminines en mouvement, en quête d'elles-mêmes, porteuses d'un désir de dépassement des frontières physiques, psychologiques et sociales. Ces femmes incarnent une subjectivité plurielle, mouvante, qui échappe aux catégories classiques. Ce refus de l'essentialisation rejoint les critiques formulées par les théoriciennes du féminisme postcolonial, telles que Gayatri Chakravorty Spivak, pour qui il est illusoire de parler au nom des « subalternes » sans leur redonner la possibilité de s'exprimer elles-mêmes (*Can the Subaltern Speak?*, 1988).

La poésie de Tanella Boni devient dès lors un espace où cette parole subalterne trouve une expression authentique, non médiatisée par des cadres de pensée occidentaux. Le féminin s'y exprime dans toutes ses contradictions : il est à la fois porteur de souffrance et de joie, de désespoir et d'espérance, d'enracinement et de quête d'ailleurs. Cette tension entre des pôles opposés donne à son écriture une densité particulière, où chaque poème devient un lieu de rencontre entre des forces antagonistes.

Le lien entre écriture féminine et espace de résistance trouve également un prolongement dans la manière dont Boni aborde les questions de l'exil et de l'errance. Ces thématiques, centrales dans ses œuvres, sont indissociables de la condition féminine dans des sociétés africaines traversées par la guerre, la pauvreté et les crises identitaires. L'exil, dans son œuvre, n'est jamais un simple déplacement géographique ; il est avant tout une expérience intérieure de rupture, une fracture intime qui pousse les femmes à réinterroger leur rapport au monde et à elles-mêmes. C'est dans cette errance que se révèle la capacité des personnages féminins à réinventer leur existence, à s'arracher aux déterminismes sociaux pour construire de nouvelles formes de liberté. Cette vision rejoint celle développée par Edward Said dans *Reflections on Exile* (2000), où l'exil est pensé non pas uniquement comme une perte, mais aussi comme une ouverture sur de nouvelles possibilités de pensée et d'être. Chez Boni, l'exil féminin devient ainsi un espace de réinvention, une manière

de se déprendre des chaînes invisibles imposées par la culture patriarcale et les injonctions sociales.

Enfin, il faut souligner l'importance de la dimension spirituelle dans cette résistance féminine. Dans l'univers de Tanella Boni, la spiritualité ne se réduit pas à une simple référence religieuse. Elle est une force vitale, un lien avec les ancêtres, une manière de maintenir vivants les récits et les sagesses du passé. Cette spiritualité s'incarne dans la relation des femmes à la nature, à la terre, aux éléments. Les femmes apparaissent souvent comme des médiatrices entre le monde visible et l'invisible, entre l'humain et le cosmos. Cette approche rejoint les réflexions de Mary Daly sur la spiritualité féminine comme espace de reconquête du pouvoir symbolique (*Beyond God the Father*, 1973). Ainsi, la résistance féminine, telle qu'elle se déploie dans l'œuvre de Tanella Boni, est multiforme. Elle s'incarne dans le corps, dans le langage, dans les gestes du quotidien, dans les quêtes existentielles et dans la relation au monde. Elle est à la fois intime et collective, silencieuse et éclatante, enracinée dans les traditions et tournée vers l'avenir. Cette conception du féminin comme espace de résistance constitue l'une des contributions majeures de Boni à la littérature africaine et à la pensée critique contemporaine.

Ainsi, à travers cette exploration du féminin comme espace de résistance, l'œuvre de Tanella Boni révèle toute la complexité des luttes féminines dans les sociétés africaines contemporaines. Ces luttes, si elles s'inscrivent dans des contextes de violence, d'exil et d'oppression, ne se limitent pas à une opposition frontale aux structures patriarcales ; elles engagent également une réflexion profonde sur les modalités mêmes de l'existence féminine, sur les stratégies discrètes et souvent invisibles qui permettent aux femmes de préserver leur dignité et de tracer de nouveaux chemins vers la liberté. Mais cette quête d'émancipation ne se fait pas en dehors des héritages culturels et des traditions ancestrales. Bien au contraire, c'est souvent dans le dialogue – parfois conflictuel, parfois harmonieux – entre tradition et modernité que les femmes inventent de nouvelles formes d'existence. Comment, dès lors, penser cette articulation entre l'attachement aux valeurs culturelles et la volonté de rupture nécessaire à l'émancipation ? À quelles tensions et à quelles réconciliations donne lieu cette rencontre entre l'ancien et le nouveau, entre l'héritage et l'avenir ? C'est à ces interrogations que l'œuvre de

Tanella Boni se confronte, en donnant à voir des figures féminines en constante négociation avec les normes traditionnelles tout en aspirant à une modernité porteuse de nouvelles promesses.

2. La Femme entre Tradition et Modernité

La condition féminine, telle qu'elle est représentée dans l'œuvre de Tanella Boni, ne saurait être comprise en dehors des tensions profondes entre tradition et modernité qui traversent les sociétés africaines contemporaines. Ces deux pôles, loin d'être strictement opposés, s'entrelacent de manière complexe, créant des espaces de conflit, mais aussi de négociation, de réinvention et de dépassement. Pour les femmes, ces tensions se manifestent de manière particulièrement aiguë : elles sont souvent considérées comme les dépositaires des traditions, tout en étant en première ligne face aux bouleversements sociaux, économiques et culturels imposés par la modernité.

La tradition, dans l'univers de Tanella Boni, est une force ambivalente. Elle peut être perçue à la fois comme un socle identitaire et culturel, porteur de valeurs ancestrales et de savoirs transmis de génération en génération, et comme un carcan oppressif, perpétuant des normes sociales rigides et des structures patriarcales qui entravent l'émancipation des femmes. Cette ambivalence est parfaitement illustrée dans ses romans, où les personnages féminins oscillent sans cesse entre l'attachement à des pratiques culturelles héritées et le désir de s'en affranchir pour inventer de nouvelles formes de liberté.

Tanella Boni met en scène des personnages féminins pris dans ce tiraillement entre l'héritage du passé et les promesses incertaines de la modernité. Le personnage de Nanan, par exemple, est emblématique de cette lutte intérieure. Attachée aux rites traditionnels et à la mémoire des ancêtres, elle porte en elle la fierté d'une culture ancienne, mais elle ressent en même temps l'étroitesse de ces traditions, qui enferment les femmes dans des rôles prédéterminés, où leur voix est souvent étouffée. Nanan est confrontée à un dilemme existentiel : comment préserver les valeurs de sa culture sans se soumettre à l'autorité patriarcale qu'elle

véhicule ? Ce questionnement résonne fortement avec les problématiques soulevées par le féminisme africain, qui refuse de réduire la modernité à une simple occidentalisation des modes de vie et qui revendique un féminisme enraciné dans les réalités historiques et culturelles du continent.

Cette tension entre tradition et modernité se matérialise également dans la question du corps féminin. Dans de nombreuses sociétés africaines, le corps des femmes est perçu comme un lieu de contrôle social et symbolique. Les pratiques traditionnelles telles que l'excision, les mariages précoces ou encore les interdits alimentaires imposés aux femmes enceintes, sont autant de manifestations de cette emprise du collectif sur l'individu. Dans ses poèmes et ses récits, Tanella Boni dénonce ces pratiques, non dans une logique de rejet global des traditions, mais en les questionnant à partir de l'expérience vécue des femmes elles-mêmes. Elle donne ainsi la parole à ces corps meurtris, ces corps qu'on mutile pour préserver des coutumes, mais qui, malgré tout, restent porteurs d'une puissance de vie et de résistance.

Loin de se contenter d'un discours de dénonciation, Boni explore les stratégies par lesquelles les femmes tentent de négocier leur place au sein de ces systèmes traditionnels. Ces stratégies sont multiples : certaines choisissent de contourner les interdits de manière discrète, en s'appropriant des espaces de liberté dans le cadre même des structures traditionnelles ; d'autres rompent radicalement avec l'ordre établi et revendiquent une rupture franche avec le passé. Cette dialectique entre compromis et révolte est au cœur de la représentation du féminin chez Boni. Elle rejoint les analyses de Judith Butler sur la performativité du genre (*Trouble dans le genre*, 2006), selon lesquelles les normes sociales peuvent être subverties de l'intérieur par des actes qui, tout en semblant les reproduire, en révèlent les contradictions et les limites. Dans le contexte de la modernité, les femmes de l'univers bonien sont confrontées à de nouveaux défis. L'éducation, l'urbanisation, l'accès au marché du travail et les migrations internationales ouvrent des perspectives inédites, mais introduisent aussi de nouvelles formes de marginalisation. L'accès à la modernité ne signifie pas automatiquement l'émancipation. Bien souvent, les femmes sont confrontées à une double

marginalisation : celle héritée des systèmes traditionnels et celle produite par les logiques capitalistes et néocoloniales de la modernité économique.

Cette critique d'une modernité excluante et inégalitaire est au cœur de l'œuvre de Tanella Boni. Elle montre comment les femmes, bien qu'accédant à de nouveaux espaces sociaux et économiques, continuent d'être cantonnées à des rôles subalternes ou précarisés. Le passage de la tradition à la modernité n'abolit pas les hiérarchies de genre, il les reconfigure sous de nouvelles formes. Dans *Matins de couvre-feu*, les femmes des zones urbaines, censées incarner l'avenir et la modernité, sont souvent reléguées à des emplois précaires, victimes de violences économiques et symboliques dans un monde qui promet l'émancipation mais reproduit des logiques d'exclusion.

C'est dans cette tension entre promesses de liberté et nouvelles formes de domination que se joue la complexité de la modernité pour les femmes africaines. Le regard critique de Boni sur ces transformations sociales s'inscrit dans une perspective que l'on pourrait qualifier d'« utopie lucide ». Elle ne renonce pas à l'idée d'un avenir meilleur pour les femmes, mais elle en dénonce les illusions et les mirages. Cette lucidité l'amène à proposer, à travers ses personnages et ses récits, des voies de sortie qui ne reposent ni sur un repli nostalgique vers le passé, ni sur une fascination aveugle pour la modernité occidentale, mais sur une réinvention des rapports sociaux à partir des expériences concrètes des femmes elles-mêmes.

Ce positionnement rejoint les travaux de l'anthropologue Ifi Amadiume, notamment dans *Male Daughters, Female Husbands* (1987), qui montre comment, dans certaines sociétés africaines, les catégories de genre et de pouvoir sont historiquement plus fluides qu'on ne le croit, et comment les femmes ont pu occuper des positions d'autorité en dehors des cadres patriarcaux stricts. Cette perspective invite à penser l'émancipation non pas comme un processus d'imitation des modèles extérieurs, mais comme une réactivation critique des ressources culturelles locales pour inventer de nouvelles manières d'être femme et d'exister dans la société.

La figure de la femme intellectuelle, de l'écrivaine ou de la poétesse, occupe une place singulière dans cette réflexion. Tanella Boni incarne elle-même cette figure de la femme qui, tout en étant ancrée dans son héritage culturel, utilise l'outil

de l'écriture pour questionner, dénoncer et proposer. L'écriture devient alors un espace de médiation entre la tradition et la modernité, un lieu où se tissent de nouvelles alliances symboliques entre passé et avenir. À travers l'acte d'écrire, la femme s'approprie un espace public qui lui a longtemps été refusé, elle reconfigure les récits et propose de nouvelles représentations de soi et du monde. Ainsi, la femme entre tradition et modernité, telle qu'elle est mise en scène par Tanella Boni, n'est pas enfermée dans une opposition binaire entre deux mondes irréconciliables. Elle se déplace entre ces univers, parfois avec douleur, souvent avec inventivité, toujours en quête d'un espace où elle pourra affirmer son autonomie sans renier ce qui la constitue en profondeur. C'est dans cette dynamique que l'on peut lire l'ensemble de l'œuvre de Boni comme une vaste exploration des possibles du féminin dans un monde en mutation.

Dans cette tension permanente entre tradition et modernité, les femmes que Tanella Boni met en scène n'apparaissent jamais comme des figures univoques ou figées dans des rôles préétablis. Bien au contraire, elles expriment la richesse et la diversité des expériences féminines, traversées par des contradictions, des espoirs et des révoltes qui ne sauraient être réduits à un discours homogène. Cette diversité d'expériences appelle une multiplicité de voix, chacune portant un éclairage singulier sur la condition féminine et les enjeux de son émancipation. À travers ses choix stylistiques et narratifs, Tanella Boni déploie ainsi une véritable polyphonie des voix féminines, où se croisent récits intimes, témoignages historiques, chants de révolte et murmures de douleur. Ces voix, qu'elles soient fortes ou discrètes, convergent pour dire la complexité du monde féminin, marquée par l'influence des héritages culturels mais aussi par l'irrépressible désir d'inventer de nouvelles formes d'existence. C'est à l'exploration de cette pluralité vocale et de ses implications littéraires, politiques et esthétiques que nous convie la prochaine étape de notre analyse.

3. Polyphonie des voix féminines

L'un des traits majeurs de l'écriture de Tanella Boni réside dans sa capacité à faire entendre une pluralité de voix féminines, chacune porteuse d'une histoire, d'une sensibilité et d'une vision du monde. Cette polyphonie littéraire ne relève pas d'un simple procédé stylistique, mais d'une véritable posture éthique et politique : elle vise à redonner la parole à des femmes longtemps réduites au silence ou invisibilisées dans les récits historiques, sociaux et littéraires.

Dans cette optique, l'œuvre de Boni rejoint les grands chantiers du féminisme postcolonial, qui s'attache à mettre en lumière la diversité des expériences féminines, en refusant toute forme d'uniformisation ou de catégorisation réductrice. Cette démarche rappelle la célèbre formule de Chandra Talpade Mohanty dans *Under Western Eyes* (1984), où l'auteure critique l'homogénéisation des femmes du « Tiers Monde » par les discours féministes occidentaux, appelant à reconnaître la multiplicité des trajectoires et des luttes féminines à travers le monde.

Chez Tanella Boni, cette polyphonie se manifeste d'abord par la diversité des personnages féminins qu'elle met en scène. Loin de proposer une figure unique de la femme africaine, elle présente au contraire une galerie de portraits contrastés : mères courage, jeunes filles en révolte, femmes âgées détentrices de la sagesse ancestrale, épouses soumises, femmes libres et indépendantes, intellectuelles engagées ou encore migrantes en quête d'un ailleurs incertain. Ces personnages ne sont pas simplement juxtaposés ; ils dialoguent entre eux, se confrontent, s'opposent parfois, construisant ainsi un espace narratif où s'exprime la complexité des relations entre les femmes elles-mêmes.

Dans le roman *Les nègres n'iront jamais au paradis*, cette diversité des voix est particulièrement marquée. On y rencontre des personnages féminins tels que la vieille Kaki, qui incarne la mémoire d'un monde en train de disparaître, et des figures plus jeunes, comme Djeneba, qui cherchent à s'émanciper des pesanteurs sociales et à inventer leur propre destinée. Ces femmes, bien que issues d'un même contexte culturel, adoptent des attitudes différentes face à la tradition et à la modernité. Certaines choisissent la fidélité aux valeurs héritées, d'autres empruntent les chemins de la rupture et de la transgression. Ce dispositif narratif permet à Tanella Boni de refuser toute lecture manichéenne de la condition féminine : il n'existe pas,

dans son univers, de « bonnes » ou de « mauvaises » stratégies d'émancipation, mais une multitude de parcours possibles, chacun légitime à sa manière.

Cette polyphonie des voix féminines s'exprime également sur le plan linguistique et stylistique. Dans ses œuvres poétiques, notamment dans *Ma peau est fenêtre d'avenir* (2000), Boni joue avec les registres de langue, alternant entre une langue poétique épurée et des passages empreints d'oralité, de rythmes populaires et de références culturelles africaines. Cette hybridité linguistique reflète la diversité des origines sociales et culturelles des femmes qu'elle met en scène. Certaines s'expriment dans un langage chargé de symboles et de références mythologiques ; d'autres adoptent une parole plus directe, plus proche du quotidien. Cette variété de tons et de registres participe à la mise en scène d'un monde où les voix féminines ne sont jamais homogènes, mais toujours situées, marquées par leurs histoires individuelles et collectives.

Dans cette perspective, il convient de rappeler l'importance de l'oralité dans la construction de cette polyphonie. Tanella Boni réactive les traditions orales africaines pour donner vie à des récits où la parole circule librement entre les générations et les espaces. Les contes, les chants, les proverbes et les légendes nourrissent l'imaginaire de ses personnages et structurent son écriture. Mais loin de se contenter de reproduire ces formes traditionnelles, elle les subvertit et les adapte pour en faire des instruments de critique sociale et de réflexion sur la condition des femmes. Cette approche rejoint les réflexions d'Édouard Glissant sur la créolisation et la nécessité de penser la littérature comme un espace de rencontres et de croisements des voix (*Poétique de la Relation*, 1990).

Il est également essentiel de souligner que cette pluralité des voix féminines ne se limite pas à une représentation réaliste de la diversité sociale. Elle a aussi une dimension profondément symbolique. Les femmes de l'univers bonien incarnent différentes modalités d'être au monde, différents rapports au temps, à l'espace, au corps et à la mémoire. Certaines sont ancrées dans un passé glorieux ou douloureux qu'elles tentent de préserver ou d'exorciser ; d'autres sont tendues vers l'avenir, porteuses d'une espérance fragile mais tenace. Ces figures féminines, qu'elles soient mères, amantes, veuves, migrantes ou rebelles, incarnent chacune une facette de la

condition humaine et des grandes questions existentielles qui traversent l'œuvre de Boni : la quête de soi, le rapport à l'autre, la mémoire du corps et des blessures, la tension entre enracinement et errance.

Dans cette perspective, la poésie de Tanella Boni apparaît comme le lieu privilégié de cette polyphonie. Le poème, par sa forme brève et son ouverture au non-dit, permet de faire coexister des voix qui ne se rencontreraient pas dans un récit plus linéaire. Chaque poème devient une chambre d'échos, un espace où résonnent les plaintes, les cris de révolte, les chuchotements de la mémoire et les éclats de joie. Cette construction poétique d'un espace polyphonique rejoint les travaux de Mikhaïl Bakhtine sur l'hétéroglossie, selon lesquels le roman - et, par extension, toute œuvre littéraire - est toujours traversé par une multiplicité de voix et de discours (*Esthétique et théorie du roman*, 1978).

Enfin, cette polyphonie n'est pas seulement thématique ou stylistique ; elle engage aussi une réflexion sur les modalités mêmes de l'écriture. Tanella Boni revendique une écriture ouverte, inachevée, où les certitudes sont sans cesse remises en question. Elle refuse les clôtures narratives, préférant laisser ses récits ouverts à l'interprétation, à la réappropriation par les lectrices et les lecteurs. Ce refus de l'autorité absolue de l'auteur, cette volonté de partager la responsabilité du sens avec le lecteur, est en soi une posture féminine et féministe : elle déconstruit l'idée d'un discours unique et autoritaire, pour privilégier la circulation des voix, des points de vue et des récits. Ainsi, Tanella Boni construit une œuvre où le féminin est à la fois sujet et objet de la création littéraire, espace de questionnement et de réinvention. Cette pluralité ne constitue pas un simple catalogue de personnages ou de situations, mais une véritable mise en scène de la complexité des existences féminines, dans leurs contradictions, leurs tensions et leurs aspirations. Elle invite le lecteur à écouter ces voix multiples, à se laisser traverser par elles, et à reconnaître en chacune d'elles une part de l'humanité commune.

La réflexion sur la condition féminine dans l'œuvre de Tanella Boni, telle qu'elle s'est déployée à travers l'analyse de l'espace de résistance, des tensions entre tradition et modernité, et de la polyphonie des voix féminines, révèle toute la

richesse et la complexité d'une écriture profondément ancrée dans les réalités sociales et culturelles du continent africain. Cependant, réduire cette œuvre à une simple exploration thématique des figures féminines serait passer à côté de l'essentiel : c'est avant tout par les choix esthétiques, par l'invention de formes poétiques et narratives originales, que Tanella Boni parvient à donner toute sa puissance à son propos. L'écriture elle-même devient alors un lieu de résistance, un espace où les contraintes du langage sont subverties pour mieux dire l'indicible et faire émerger des subjectivités nouvelles. La poésie, en particulier, occupe une place centrale dans cette entreprise de reconfiguration des rapports au monde, au corps, à l'histoire et à la mémoire. C'est par le travail du langage, par l'expérimentation formelle et par l'esthétique du fragment, que l'auteure parvient à incarner ce « féminin pluriel » qui ne se limite pas à des catégories fixes, mais qui s'épanouit dans la multiplicité des formes et des expériences.

À travers une écriture poétique marquée par la tension entre éclat et silence, entre mémoire et oubli, entre enracinement et ouverture à l'universel, Tanella Boni poursuit son exploration des espaces intimes et collectifs du féminin. C'est donc à cette dimension esthétique et formelle, à cette écriture qui elle-même devient un acte de résistance et de création, que la réflexion se tourne désormais, afin d'interroger plus en profondeur les modalités par lesquelles l'auteure façonne une véritable poétique du féminin pluriel.

III. Une écriture poétique du féminin pluriel

1. Esthétique du fragmentaire et de la rupture

L'un des traits stylistiques les plus remarquables de l'écriture de Tanella Boni réside dans son recours délibéré à l'esthétique du fragmentaire et de la rupture. Cette poétique du discontinu n'est pas un simple effet de style ; elle traduit une vision du monde marquée par la fragmentation des expériences, l'éclatement des identités et l'impossibilité de toute parole totalisante sur la condition féminine et, plus largement, sur la condition humaine. Loin de rechercher l'harmonie et la

cohérence d'un récit linéaire, Boni choisit de restituer la discontinuité du réel, sa complexité irréductible et ses zones d'indiscutable.

Cette esthétique s'inscrit dans une longue tradition littéraire où le fragment devient à la fois forme de résistance et espace de création. Dès les aphorismes des romantiques allemands, notamment ceux des frères Schlegel, le fragment a été conçu comme une forme ouverte, capable d'accueillir la contradiction et le doute. Plus près de nous, dans les théories de la « déconstruction » développées par Jacques Derrida (*La Dissémination*, 1972), la pensée du fragment s'impose comme une manière de remettre en cause les discours dominants, fondés sur l'unité, la clôture et la hiérarchie. Dans cette perspective, l'écriture fragmentaire de Tanella Boni s'apparente à un geste de déconstruction des récits hégémoniques sur les femmes, les peuples, les identités et les cultures.

Dans *Matins de couvre-feu*, par exemple, la discontinuité du poème est manifeste : les images surgissent brusquement, souvent sans transition, et les vers sont brefs, parfois isolés, comme suspendus dans le vide de la page. La ponctuation est volontairement lacunaire, laissant au silence et à l'espace blanc une fonction expressive essentielle. Ces choix formels traduisent l'impossibilité de dire de manière continue et cohérente les expériences traumatiques vécues par les femmes dans des contextes de guerre, de misère et de violence symbolique. Le langage, face à l'horreur, ne peut plus être qu'éclats, bribes, éclairs fugaces d'une réalité trop violente pour être saisie dans sa totalité.

Ce traitement du langage rejoint les réflexions de Theodor W. Adorno sur l'art après la Shoah. Dans *Dialectique négative* (1966), Adorno avance que « toute culture après Auschwitz est de la barbarie », soulignant l'impossibilité morale de poursuivre une esthétique de la beauté classique après l'expérience du génocide. Transposée dans le contexte de l'Afrique postcoloniale et des violences spécifiques subies par les femmes, cette idée trouve un écho dans la poétique de Boni, qui refuse de proposer une vision apaisée ou réconciliée du monde. L'écriture du fragment devient alors le seul mode d'expression possible face à l'incommensurable.

Mais cette esthétique de la rupture n'est pas uniquement une réponse à la douleur ; elle est aussi un espace d'invention et de liberté. En brisant les formes

conventionnelles, Boni ouvre l'écriture à l'inattendu, à l'inachevé, à l'imprévisible. Elle rejoint ici les théories d'Hélène Cixous sur l'« écriture féminine », qui, dans *Le Rire de la Méduse*, appelle de ses vœux une écriture ouverte, désordonnée, en révolte contre les structures fixes et closes de la pensée patriarcale. Pour Cixous, l'écriture féminine est une écriture du corps, du flux, de la dispersion. Tanella Boni, dans sa pratique du poème, en donne une illustration exemplaire : le corps féminin y est fragmenté, mais aussi traversé de pulsations de vie, de désirs et de renaissances, que seule l'écriture fragmentaire peut restituer dans toute leur force.

Cette fragmentation s'étend aussi à la construction des personnages dans ses récits. Les figures féminines de Boni sont rarement des personnages unifiés, dotés d'une psyché stable et d'un parcours linéaire. Elles apparaissent plutôt comme des assemblages de souvenirs, de blessures, de désirs contradictoires. Leur identité est en perpétuelle recomposition, toujours en tension entre des héritages lourds et des aspirations à la liberté. Ce mode de construction des personnages rejoint la notion de « subjectivités éclatées » développée par Stuart Hall, pour qui l'identité moderne, loin d'être unifiée, est traversée par les fractures de l'histoire et des appartenances multiples (*Cultural Identity and Diaspora*, 1990). Ainsi, chez Boni, l'écriture du féminin ne peut se déployer que dans les interstices, les brisures du récit, là où le langage bute contre ses propres limites. Cette esthétique du fragmentaire est donc aussi une manière de faire place à l'indicible, au non-dit, à tout ce qui échappe à la représentation directe. Elle invite le lecteur à devenir co-créateur du sens, à combler les silences, à s'interroger sur les manques et les absences laissés par le texte.

Il faut également souligner que cette poétique de la rupture n'est jamais gratuite ni purement expérimentale. Elle est profondément liée à l'expérience des corps féminins, eux-mêmes morcelés par l'histoire, par les violences sociales, par les exclusions et les répressions. Dans *Ma peau est fenêtre d'avenir*, le corps féminin devient le support de cette écriture éclatée : « Ma peau est friche et blessure / territoire interdit / où les cicatrices chantent encore. » Ces vers courts, scandés comme des éclats de conscience, condensent la souffrance et la survie dans un même souffle. Le corps est à la fois lieu de douleur et de révolte, surface d'inscription de l'histoire et espace de projection d'un avenir possible.

Cette dynamique du fragment et de la rupture a également une dimension politique. En refusant les récits clos, en éclatant la continuité du langage, Boni refuse les discours totalisants sur la femme, la nation, l'histoire ou la culture. Elle invite à penser la multiplicité des possibles, à accueillir l'altérité en soi, à accepter l'inachèvement comme une forme de liberté. Cette pensée de l'inachevé est au cœur de la « poétique de la relation » d'Édouard Glissant, pour qui les identités sont toujours en devenir, toujours « en relation », et jamais figées dans une définition définitive. Ainsi, l'esthétique du fragmentaire et de la rupture chez Tanella Boni ne se limite pas à une stratégie littéraire ; elle constitue une véritable philosophie de l'existence et de l'émancipation. Elle traduit une volonté de repenser les formes d'expression pour mieux dire l'éclatement du monde, la dispersion des êtres et la complexité des expériences féminines. Dans cette écriture ouverte et inachevée, où chaque silence est porteur de sens, où chaque brisure ouvre sur un ailleurs possible, le féminin pluriel trouve son espace le plus fécond d'expression.

Loin de se cantonner à une simple expérimentation formelle, l'esthétique du fragmentaire chez Tanella Boni engage une réflexion plus profonde sur la matérialité de l'existence et sur l'inscription du vécu dans le langage. Ce travail sur la forme est indissociable de la centralité du corps dans son écriture, un corps à la fois éprouvé par l'histoire et porteur de mémoire, mais aussi lieu de désir, de révolte et de renaissance. Là où les logiques de domination ont souvent réduit le corps féminin à un simple objet de contrôle ou de répression, Boni le réinvestit comme un espace de résistance et de création. Ce corps, morcelé dans la douleur, devient paradoxalement le point d'ancrage d'une parole puissante et incarnée, capable de briser les silences imposés et de faire entendre des voix longtemps étouffées. Il s'agit désormais d'interroger plus en profondeur la manière dont l'auteure articule, dans son œuvre, le corps et la voix comme lieux fondamentaux de l'écriture du féminin pluriel, et comment cette écriture incarnée participe à la réinvention des rapports entre langage, mémoire et subjectivité.

2. Corps et voix : une écriture incarnée

Si l'écriture de Tanella Boni se caractérise par une esthétique du fragmentaire et de la rupture, elle n'en demeure pas moins profondément ancrée dans l'expérience du corps. Ce corps féminin, souvent mutilé, invisibilisé ou réprimé dans l'histoire des sociétés patriarcales et coloniales, devient dans son œuvre le lieu d'une réappropriation de soi et d'une reconquête de la parole. L'écriture de Boni est, en ce sens, une écriture incarnée : elle fait du corps à la fois le sujet et le support du discours, un espace où se jouent les luttes, les souffrances mais aussi les désirs et les renaissances. Cette approche s'inscrit dans une longue tradition de la pensée féministe, qui a réhabilité le corps comme espace fondamental d'émancipation et de subjectivation. Hélène Cixous, dans *Le Rire de la Méduse* (1975), invitait déjà les femmes à « écrire avec leur corps », à laisser affleurer dans l'écriture ce qui a longtemps été refoulé par une culture du logos, du rationnel, historiquement associée à la masculinité. Dans cette perspective, écrire le corps, c'est rompre avec une tradition littéraire marquée par l'abstraction, et donner à la parole une densité nouvelle, traversée par le souffle, la chair et l'émotion.

Chez Tanella Boni, cette écriture du corps est à la fois une exploration de ses blessures et de ses possibles. Le corps féminin dans ses textes est un corps éprouvé, souvent brisé par l'histoire : corps meurtris par la guerre, les violences conjugales, les mutilations rituelles ou encore la pauvreté. Mais ces corps ne sont jamais de simples objets de souffrance. Ils sont aussi des lieux de révolte, de résilience et de reconstruction. Dans *Ma peau est fenêtre d'avenir*, recueil de poèmes où la dimension corporelle est omniprésente, le corps est à la fois territoire de mémoire et de projection :

« *Ma peau est friche et blessure,
territoire interdit
où les cicatrices chantent encore.* »

Ici, le corps est inscrit dans le langage comme une surface marquée par les stigmates du passé, mais aussi comme un espace où la mémoire trouve à s'exprimer autrement que par les mots : à travers les cicatrices, les silences et les douleurs muettes. Cette conception du corps rejoint la réflexion de Julia Kristeva sur l'abjection et le corps maternel dans *Pouvoirs de l'horreur* (1980), où elle montre

comment le corps féminin, en particulier dans sa capacité à enfanter et à souffrir, représente une frontière entre l'intérieur et l'extérieur, entre le dicible et l'indicible. Mais si le corps est lieu de souffrance, il est aussi pour Boni le lieu d'une reconquête de la voix. L'écriture devient alors une manière de redonner au corps son droit à la parole, de briser les silences imposés par des siècles d'oppression. Cette réappropriation de la voix passe par une attention particulière à l'oralité et à la musicalité du texte. La langue poétique de Boni est traversée de rythmes, de respirations, de pulsations qui rappellent la vitalité du corps même lorsqu'il est meurtri.

Dans ses poèmes, l'émotion est véhiculée non seulement par le sens des mots, mais aussi par leur sonorité, leur rythme et leur agencement dans l'espace de la page. Les ruptures syntaxiques, les répétitions et les ellipses traduisent les halètements du corps en souffrance, mais aussi les élans du désir et les moments d'exaltation. Cette écriture du souffle et du rythme s'apparente à ce que l'on pourrait appeler une « écriture du vivant », où la matière du texte est indissociable de celle du corps. On retrouve cette fusion du corps et de la voix dans la manière dont Boni mobilise l'héritage des traditions orales africaines. Dans nombre de ses œuvres, les récits et les poèmes sont traversés par des motifs issus des chants, des proverbes et des lamentations traditionnelles. Mais loin de se contenter d'un simple pastiche de l'oralité, elle en renouvelle les formes pour y inscrire les réalités contemporaines des femmes africaines. Cette hybridation entre oralité et modernité permet de faire résonner la voix des femmes dans un espace littéraire qui dépasse les frontières du livre pour toucher à l'universel.

Dans cette perspective, la voix féminine chez Boni est multiple : elle est à la fois plainte et chant, cri de révolte et murmure d'intimité, récit de la douleur et déclaration de liberté. Cette pluralité des voix traduit la complexité des expériences féminines et l'impossibilité de les enfermer dans une parole unique et homogène. Elle rejoint en cela la conception de la « voix dialogique » développée par Mikhaïl Bakhtine (*Esthétique et théorie du roman*, 1978), pour qui la littérature est avant tout un lieu de rencontre et de confrontation des discours. Le corps féminin devient alors un espace de médiation entre le monde intérieur et l'univers social. Il est le point de passage où s'inscrivent les tensions entre l'intime et le politique, entre le

singulier et le collectif. Cette vision du corps est particulièrement perceptible dans les récits de l'exil et de la migration, thèmes récurrents chez Boni. Le corps en déplacement est un corps exposé, vulnérable, mais aussi un corps en quête d'un ailleurs, d'un espace où il pourra enfin se réconcilier avec lui-même et retrouver sa pleine présence au monde.

Dans ce contexte, le voyage n'est pas seulement un motif narratif ; il est aussi une métaphore de la quête identitaire et de la réappropriation du corps. Les femmes qui traversent les frontières, qu'elles soient géographiques, culturelles ou symboliques, engagent à travers leur déplacement une réflexion sur les limites imposées à leur corps et sur les moyens de les dépasser. Cette dynamique rejoint les théories du nomadisme de Rosi Braidotti, qui voit dans la figure du nomade une métaphore de la subjectivité en mouvement, en perpétuelle recomposition (*Nomadic Subjects*, 1994). Ainsi, l'écriture de Tanella Boni, en plaçant le corps et la voix au centre de son projet littéraire, ne se contente pas de donner à voir la condition féminine : elle en fait l'expérience sensible, elle la fait vibrer dans la langue et dans la forme même de ses textes. Ce travail d'incarnation donne à son œuvre une puissance singulière, où chaque mot semble naître d'une urgence vitale, chaque silence résonne comme une blessure ouverte, et chaque éclat de voix comme une affirmation de liberté.

En replaçant le corps et la voix au centre de l'acte créateur, Tanella Boni ne se contente pas de renouer avec une dimension charnelle de l'écriture ; elle réactive également une mémoire culturelle profonde, celle des traditions orales africaines. Loin d'être de simples réminiscences folkloriques, ces formes orales, nourries de chants, de proverbes, de contes et de récits initiatiques, constituent pour l'auteure un véritable réservoir de symboles, de rythmes et de modes de pensée. Cependant, cette réappropriation de l'oralité ne se fait pas dans une perspective de simple préservation patrimoniale. Bien au contraire, Tanella Boni revisite ces formes ancestrales pour les confronter aux réalités du monde contemporain et en subvertir les usages. À travers cette réinvention de l'oralité, l'écriture devient un lieu de dialogue tendu entre l'héritage culturel et la critique des structures sociales qui, bien souvent, ont enfermé les femmes dans des rôles secondaires. C'est à

l'exploration de cette tension fertile entre tradition et subversion que nous convie désormais l'analyse de son œuvre.

3. L'oralité revisitée : entre Tradition et Subversion

La littérature africaine, en particulier la littérature féminine, entretient un rapport privilégié à l'oralité. Cette dernière ne constitue pas seulement un mode d'expression antérieur à l'écriture ; elle est une véritable matrice culturelle, un espace de production et de transmission des savoirs, des récits fondateurs et des valeurs communautaires. Tanella Boni s'inscrit dans cette tradition tout en la renouvelant profondément. Si elle puise dans les ressources de l'oralité africaine pour nourrir son écriture, elle ne se contente pas d'en reproduire les formes traditionnelles ; elle en interroge les fondements, en subvertit les usages et en propose une relecture critique à la lumière des réalités contemporaines, en particulier celles qui concernent les femmes.

L'oralité dans l'œuvre de Boni est à la fois un héritage et un espace de réinvention. Cette double posture reflète une tension constante entre le respect des traditions culturelles africaines et la volonté de s'en affranchir lorsqu'elles perpétuent des formes d'oppression, notamment à l'égard des femmes. Dans cette perspective, Boni rejoint la position théorique de Ngũgĩ wa Thiong'o, pour qui l'oralité représente non seulement un mode de résistance contre l'hégémonie culturelle occidentale, mais aussi un moyen de réactiver des pratiques discursives porteuses d'une vision du monde alternative (*Decolonising the Mind*, 1986).

Cependant, là où Ngũgĩ insiste avant tout sur la dimension politique de la langue et de l'oralité dans la lutte anticoloniale, Boni complexifie cette approche en l'appliquant à la condition féminine. Elle montre que l'oralité, si elle a été un puissant vecteur de cohésion communautaire et de transmission des savoirs, a aussi servi de cadre à la reproduction des stéréotypes sexistes et à la perpétuation des rôles traditionnels assignés aux femmes. Les contes, proverbes et chants transmis de génération en génération véhiculent souvent des normes de comportement genrées,

valorisant la soumission des femmes, la glorification de la maternité et la fidélité à des modèles de féminité hérités d'un ordre patriarcal.

Boni ne rejette pas ces formes orales, mais elle en propose une réappropriation critique. Dans ses textes, elle détourne les structures narratives des contes traditionnels pour en inverser les logiques et offrir des issues différentes aux personnages féminins. Là où les héroïnes des contes classiques finissent souvent par rentrer dans l'ordre social établi — épousant un prince, acceptant leur destin de mères ou de servantes fidèles —, les personnages féminins de Boni refusent l'enfermement. Ils choisissent l'exil, la révolte ou même la solitude plutôt que la soumission.

Cette subversion narrative est également perceptible dans la manière dont Boni joue avec les proverbes et les maximes populaires. Elle en conserve la forme lapidaire et le pouvoir d'évocation, mais en détourne le contenu pour mettre en lumière les contradictions et les violences symboliques qu'ils véhiculent. Ainsi, dans *Ma peau est fenêtre d'avenir*, plusieurs poèmes reprennent des structures de proverbes pour en souligner l'absurdité ou la cruauté lorsqu'ils sont appliqués aux femmes :

« *Femme qui parle trop...*

Femme qui dérange...

Mais qui donc écrit l'histoire des silences ? »

Ici, le dispositif du proverbe, généralement utilisé pour asséner une vérité incontestable, est retourné contre lui-même. La question finale ouvre une brèche dans l'ordre des discours : elle invite à interroger les silences imposés aux femmes et à redonner une voix à celles qui en ont été privées. L'oralité revisitée chez Boni passe également par une attention particulière à la musicalité du texte. La scansion des poèmes, les répétitions, les refrains et les ruptures rythmiques rappellent les formes du chant traditionnel et des lamentations rituelles. Mais, là encore, ces éléments ne sont pas simplement reproduits : ils sont réinterprétés pour exprimer des préoccupations contemporaines. Le poème devient un lieu de résonance où l'écho des traditions se mêle à la clameur des luttes actuelles, notamment celles

liées à l'émancipation des femmes, à la dénonciation des violences de genre et à la quête d'une identité féminine affranchie des normes sociales oppressives.

Dans cette perspective, l'écriture de Boni s'inscrit dans une logique de « créolisation » au sens d'Édouard Glissant (*Poétique de la Relation*, 1990), c'est-à-dire un processus dynamique de mélange, de rencontre et de transformation des formes culturelles. Loin d'opposer la tradition à la modernité, elle les met en dialogue pour inventer de nouvelles formes de narration et de nouveaux espaces de pensée. Cette hybridation formelle permet à l'auteure de dépasser les dichotomies classiques – tradition/modernité, local/universel, féminin/masculin – pour affirmer la pluralité des voix et des expériences. La reconfiguration de l'oralité permet également de repenser les modes de transmission des savoirs. Dans les sociétés traditionnelles, la parole des anciens était sacralisée, et les femmes occupaient souvent une place marginale dans les instances de transmission officielle du savoir. En mettant au premier plan des personnages féminins qui détiennent, transmettent et réinventent les savoirs, Boni bouleverse cet ordre établi. Ses héroïnes deviennent à leur tour conteuses, détentrices de mémoires refoulées et actrices de nouvelles formes de connaissance.

Cette prise de parole des femmes dans l'espace de l'oralité littéraire n'est pas sans rappeler la figure de la griotte dans les sociétés ouest-africaines. Longtemps éclipsée par la figure masculine du griot, la griotte était pourtant la gardienne de récits intimes, de chants de deuil et de savoirs liés à la sphère domestique et à la mémoire des femmes. En réactivant cette figure dans une perspective critique et contemporaine, Boni fait de l'écriture poétique un prolongement de cette parole féminine longtemps reléguée à la sphère privée. Ainsi, dans son œuvre, l'oralité revisitée devient un véritable outil de subversion : elle permet à la fois de réinscrire les femmes dans la mémoire collective et de déconstruire les récits traditionnels qui les ont tenues à l'écart de l'histoire officielle. Par cette réinvention des formes orales, Boni propose une autre manière de raconter le monde, où les voix marginalisées trouvent enfin un espace de résonance et de reconnaissance.

IV. Écriture féminine et engagement postcolonial

1. Féminisme africain ou féminisme universel

La question du féminisme occupe une place centrale dans l'œuvre et la pensée de Tanella Boni, mais il s'agit d'un féminisme nuancé, critique et conscient des spécificités historiques et culturelles des sociétés africaines. Si les problématiques de domination patriarcale, de violences faites aux femmes et d'inégalités sociales traversent de manière récurrente son œuvre, Boni refuse toute assimilation mécanique de ces luttes à un féminisme universel, souvent façonné par des perspectives occidentales. Cette posture de vigilance face à l'universalisme féministe s'inscrit dans une tradition critique portée par de nombreuses intellectuelles africaines. Déjà dans les années 1980, Awa Thiam, dans *La parole aux négresses* (1978), dénonçait l'invisibilisation des femmes africaines dans les discours féministes occidentaux et appelait à la construction d'un féminisme « endogène », capable de prendre en compte les réalités sociales, économiques et culturelles propres au continent africain. Cette même préoccupation est au cœur de la réflexion de Tanella Boni, qui interroge sans relâche les limites et les impensés d'un féminisme prétendument universel, souvent sourd aux réalités du Sud global.

Il ne s'agit pas pour Boni de nier l'existence d'une communauté de souffrances et de luttes partagées entre les femmes du monde entier, mais de refuser une approche hégémonique qui imposerait des catégories d'analyse inadaptées aux contextes africains. Elle rejoint ainsi les critiques de Chandra Talpade Mohanty, qui, dans *Under Western Eyes* (1984), dénonce la tendance des féminismes occidentaux à essentialiser les femmes du « Tiers Monde » en les réduisant à des figures de victimisation passive, incapables d'agir sur leur propre destinée. L'œuvre de Boni propose une tout autre vision : les femmes africaines qu'elle met en scène sont des sujets à part entière, dotés de conscience politique, de stratégies de résistance et de capacités d'action. Elles ne sont pas enfermées dans le rôle de victimes, mais apparaissent comme des figures complexes, traversées par des contradictions et capables d'inventer des voies d'émancipation singulières.

Cette réflexion critique sur le féminisme universel se traduit également dans la manière dont Boni interroge les modèles de libération proposés par certaines figures féministes occidentales. Les stratégies de revendication centrées sur l'individualisme, la libération sexuelle ou la déconstruction radicale des identités de genre, bien qu'efficaces dans certains contextes occidentaux, apparaissent souvent inopérantes, voire contre-productives, lorsqu'elles sont transposées sans adaptation dans les sociétés africaines. Boni invite ainsi à penser l'émancipation des femmes africaines à partir de leurs propres conditions de vie, de leurs cultures, de leurs systèmes de valeurs et des dynamiques historiques qui les traversent. Elle valorise les formes de résistance discrètes, les luttes du quotidien menées dans les marges de la société, et les solidarités communautaires souvent invisibles mais déterminantes pour améliorer concrètement la condition des femmes.

Dans cette perspective, son œuvre rejoint les revendications du « féminisme négro-africain » défendu par des intellectuelles comme Obioma Nnaemeka, qui théorise la notion de *nego-feminism*, un féminisme de négociation et de consensus, enraciné dans les pratiques culturelles africaines. Ce féminisme ne conçoit pas la libération des femmes comme une rupture radicale avec les traditions, mais comme une réappropriation critique des éléments culturels susceptibles de favoriser l'émancipation. Il valorise l'idée que les femmes peuvent œuvrer à leur liberté en réinterprétant les rôles sociaux, en investissant les espaces traditionnels de pouvoir (comme les conseils de sagesse, les structures familiales ou religieuses) et en mobilisant des stratégies d'influence discrètes mais efficaces.

L'écriture de Tanella Boni illustre cette approche par la diversité des trajectoires féminines qu'elle met en scène. Certaines de ses héroïnes choisissent des voies de rupture frontale avec les normes patriarcales, au prix de l'exil ou de l'isolement social. D'autres privilégient des formes de résistance plus subtiles, inscrites dans les pratiques du quotidien : préserver la dignité dans l'adversité, transmettre des savoirs ancestraux, cultiver la terre, éduquer les enfants dans le respect de la liberté et de l'égalité. Cette pluralité des expériences féminines met en échec toute tentative de proposer un modèle unique d'émancipation. Elle témoigne de la conviction profonde de Boni selon laquelle la libération des femmes ne peut être pensée de manière abstraite et homogène, mais doit être envisagée

dans sa complexité, en tenant compte des différences de classes sociales, de cultures, de trajectoires individuelles et de contextes historiques. Il ne s'agit donc pas pour Boni d'opposer frontalement un féminisme africain à un féminisme occidental, mais de penser les conditions d'un dialogue respectueux entre ces différentes traditions de pensée. Ce dialogue, pour être fécond, doit reconnaître la légitimité des luttes menées dans les sociétés du Sud et admettre que les chemins de l'émancipation peuvent être pluriels.

À travers cette posture, Boni s'inscrit dans ce que l'on pourrait appeler un féminisme relationnel, soucieux de créer des passerelles entre les expériences sans jamais nier les différences. Elle rejoint ainsi la pensée d'Aminata Traoré, qui défend l'idée que les luttes féminines doivent s'ancrer dans les réalités locales tout en participant à des combats globaux pour la justice sociale et la dignité humaine. En définitive, l'œuvre de Tanella Boni propose une synthèse subtile entre l'exigence de reconnaissance des droits universels des femmes et la nécessité de penser ces droits dans le respect des différences culturelles et historiques. Ce féminisme pluriel, ouvert, critique et enraciné, apparaît aujourd'hui comme une voie pertinente pour dépasser les impasses des approches universalistes et construire des solidarités transnationales respectueuses des spécificités locales.

Si Tanella Boni insiste sur la nécessité de penser un féminisme enraciné dans les réalités africaines, elle ne limite pas pour autant la question du féminin à la seule sphère privée ou culturelle. Au contraire, ses œuvres affirment avec force la dimension résolument politique de l'expérience féminine, et revendiquent pour les femmes une pleine participation à l'histoire collective. En ce sens, ses personnages féminins ne sont pas de simples témoins passifs des grands bouleversements sociaux et politiques du continent ; elles en sont des actrices à part entière, conscientes des enjeux historiques et engagées dans les luttes pour la liberté, la justice et la transformation des sociétés. Il convient donc d'interroger maintenant la manière dont Tanella Boni inscrit la femme au cœur du politique, non plus comme un simple objet de discours ou de réformes, mais comme un sujet historique et politique, porteur de mémoires, de résistances et d'alternatives pour l'avenir.

2. La femme, sujet politique dans l'histoire africaine

La réflexion de Tanella Boni sur la condition féminine dépasse largement la sphère de l'intime et du domestique pour investir celle du politique et de l'historique. Loin de cantonner ses personnages féminins à des rôles secondaires dans la grande marche de l'histoire africaine, elle les érige en sujets politiques à part entière, capables non seulement de comprendre les enjeux sociaux et historiques qui les traversent, mais aussi d'y intervenir activement. Cette démarche s'inscrit en faux contre une historiographie longtemps marquée par l'invisibilisation des femmes, reléguées au rang de simples figures de l'ombre, spectatrices passives des événements historiques majeurs tels que les luttes anticoloniales, les mouvements pour l'indépendance ou encore les bouleversements politiques postcoloniaux. À cet égard, l'œuvre de Boni participe d'une entreprise de réécriture de l'histoire africaine, dans laquelle les femmes ne sont plus les grandes absentes des récits nationaux, mais des actrices de premier plan. Cette réhabilitation des femmes dans l'histoire rejoint les travaux de l'historienne Florence Bernault, qui souligne combien l'histoire africaine a longtemps été écrite au masculin, confisquant ainsi aux femmes leur rôle dans les dynamiques de résistance, de survie économique et de transmission des mémoires (*Devenir africain : histoire et sociologie des résistances*, 2010).

Dans ses romans et sa poésie, Tanella Boni met en scène des femmes qui refusent l'effacement et l'oubli. Elles se dressent face à l'injustice, non par de grands discours idéologiques, mais par des actes concrets, des gestes de résistance quotidienne qui prennent tout leur sens dans des contextes de violence et de domination. Ces femmes incarnent cette « politique du quotidien » théorisée par Michel de Certeau dans *L'invention du quotidien* (1980), où les pratiques ordinaires deviennent des formes de résistance discrète face aux systèmes de pouvoir. Le personnage de la vieille Kaki, dans *Les nègres n'iront jamais au paradis*, illustre parfaitement cette posture. Gardienne de la mémoire d'un village dévasté par les violences politiques et économiques, Kaki refuse d'abandonner les lieux de son passé malgré la pression des autorités et les destructions. Par sa simple présence, elle affirme une forme de résistance qui échappe aux stratégies spectaculaires de la

politique officielle. Elle devient ainsi la figure symbolique d'une mémoire vivante qui défie l'amnésie organisée des États postcoloniaux.

Ce travail de mémoire, si essentiel dans l'œuvre de Boni, s'accompagne d'une interrogation critique sur les processus d'exclusion historique. Les femmes de ses textes questionnent le récit linéaire et triomphaliste des indépendances africaines, dans lequel les figures masculines de héros politiques et militaires occupent toute la scène, reléguant les femmes aux marges de l'histoire officielle. Loin d'ignorer ces récits, Boni les confronte à d'autres récits, plus discrets mais tout aussi fondamentaux, ceux de femmes anonymes qui ont porté, souvent dans la douleur et le silence, le poids des luttes et des transformations sociales. Cette perspective rejoint la démarche de l'historienne sénégalaise Fatou Sow, qui insiste sur la nécessité de réintroduire les femmes dans la lecture des mouvements politiques africains, en réévaluant leur rôle non seulement dans les luttes de libération, mais aussi dans les processus de reconstruction postcoloniale (*Femmes et développement en Afrique subsaharienne*, 1990).

Au-delà du simple constat historique, l'écriture de Boni propose une véritable relecture critique des figures féminines historiques et mythiques du continent. Elle revisite, par exemple, l'image de la mère africaine, longtemps exaltée comme symbole de fécondité et de transmission des valeurs culturelles, pour en révéler les ambivalences. Cette figure de la maternité n'est plus seulement celle du sacrifice et de l'abnégation ; elle devient également un lieu de questionnement sur la reproduction des normes sociales et sur les contraintes imposées aux femmes au nom de leur rôle biologique.

Par cette relecture, Boni refuse la sacralisation de la figure maternelle, qu'elle considère comme un piège symbolique tendant à enfermer les femmes dans une identité réductrice. Elle rejoint ici les critiques formulées par Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe* (1949), mais elle les adapte au contexte africain, où les représentations traditionnelles de la femme-mère ont été instrumentalisées à la fois par les pouvoirs coloniaux et postcoloniaux pour asseoir des formes de contrôle social. En réinscrivant les femmes au cœur des enjeux politiques, Tanella Boni ouvre également une réflexion sur les formes d'engagement possibles pour les femmes

africaines dans les sociétés contemporaines. Elle interroge les modalités d'accès à l'espace public, la participation à la vie politique formelle et la prise de parole dans des sphères historiquement réservées aux hommes. Ses personnages féminins ne revendiquent pas toujours une place dans les arènes institutionnelles du pouvoir, mais elles inventent d'autres manières de faire politique, à travers l'éducation, l'action associative, la préservation de l'environnement ou encore la réinvention des solidarités communautaires.

Ces formes d'engagement alternatif traduisent une conception élargie du politique, qui ne se réduit pas à la conquête du pouvoir, mais qui inclut toutes les pratiques visant à transformer les conditions de vie et à redéfinir les rapports sociaux. Ce faisant, Boni anticipe les théories du « care » développées par Joan Tronto (*Moral Boundaries: A Political Argument for an Ethic of Care*, 1993), qui réhabilitent les pratiques du soin, du souci des autres et de l'attention aux vulnérabilités comme des dimensions essentielles de la citoyenneté et de la vie politique. Enfin, cette réflexion sur l'engagement féminin s'accompagne d'une critique des politiques publiques menées dans les États postcoloniaux, souvent aveugles aux réalités spécifiques des femmes. Boni dénonce l'hypocrisie des discours officiels sur le développement et l'émancipation des femmes, qui masquent des politiques économiques néolibérales aggravant la précarité féminine et renforçant les inégalités.

L'écriture de Boni, en révélant ces contradictions, propose une autre manière de penser l'histoire et le politique : à partir des marges, des silences et des résistances discrètes. Elle redonne ainsi toute leur place aux femmes dans la compréhension des transformations historiques du continent africain et ouvre la voie à une reconfiguration des rapports de pouvoir, où la parole et l'action féminines contribuent pleinement à la construction des sociétés futures. En replaçant les femmes au centre des dynamiques historiques et politiques, Tanella Boni ne se limite pas à une réévaluation des rôles passés ; elle élargit également la réflexion vers les enjeux contemporains les plus cruciaux, notamment ceux liés à la crise environnementale. Consciente de l'interconnexion profonde entre les systèmes de domination patriarcaux, coloniaux et capitalistes, elle inscrit dans son œuvre une réflexion sur les liens intimes entre l'oppression des femmes et l'exploitation de la

nature. Cette convergence des luttes, au cœur des théories écoféministes, trouve chez Boni une expression à la fois poétique et critique, où la femme apparaît non seulement comme victime des déséquilibres du monde, mais aussi comme actrice de nouvelles formes de relation avec l'environnement.

Il convient donc d'analyser comment, à travers son écriture, Tanella Boni participe à la construction d'une pensée écoféministe originale, porteuse de nouvelles perspectives pour comprendre et repenser les rapports entre les êtres humains, la terre et l'avenir du vivant.

3. Tanella Boni et l'Écoféminisme

L'œuvre de Tanella Boni, au croisement de l'engagement féministe et de la réflexion postcoloniale, s'ouvre également sur une pensée du monde profondément marquée par les préoccupations écologiques. Loin de concevoir la crise environnementale comme un phénomène isolé, elle l'intègre à une analyse globale des systèmes de domination, dans laquelle l'exploitation de la nature et l'oppression des femmes apparaissent comme deux dimensions indissociables d'un même processus de destruction. Cette perspective s'inscrit dans la lignée des théories écoféministes, qui articulent les luttes pour la justice environnementale et l'émancipation des femmes, en mettant en lumière les racines communes des violences faites à la nature et à la condition féminine.

L'écoféminisme, né dans les années 1970 avec les travaux de Françoise d'Eaubonne (*Le féminisme ou la mort*, 1974), défend l'idée que la domination de la nature et celle des femmes procèdent des mêmes logiques patriarcales, capitalistes et colonialistes. Cette approche a été particulièrement développée dans les contextes du Sud global par des militantes et intellectuelles comme Vandana Shiva (*Staying Alive*, 1988), qui ont montré comment les femmes, en particulier les paysannes et les gardiennes des savoirs ancestraux, jouent un rôle central dans la préservation des écosystèmes et des cultures vivantes menacées par les logiques productivistes et extractivistes.

Chez Tanella Boni, cette réflexion prend une dimension à la fois poétique et politique. Ses personnages féminins, souvent proches de la terre, des cycles de la

nature et des savoirs liés à l'environnement, incarnent une résistance à l'aliénation du monde moderne et à la dégradation de l'environnement. Ces femmes, marginalisées dans l'espace social, deviennent pourtant les véritables dépositaires d'une sagesse écologique ancestrale, capable de penser autrement les rapports entre l'humain et la nature.

Dans ses poèmes, notamment dans *Ma peau est fenêtre d'avenir*, la terre est omniprésente, non pas seulement comme décor, mais comme sujet à part entière, un être vivant en souffrance, solidaire des douleurs des femmes :

« *La terre saigne sous nos pas,
nos ventres creusés de vent
épousent le cri des rivières taries.* »

Ce parallèle constant entre les blessures du corps féminin et celles de la terre traduit une vision du monde profondément marquée par l'idée d'une communauté de destin entre les femmes et la nature. La terre, comme le corps des femmes, est exploitée, violentée, appauvrie, mais elle reste aussi un espace de vie, de résistance et de possible renaissance. Cette approche est particulièrement significative dans les récits où Tanella Boni met en scène des femmes rurales, détentrices de savoirs liés à l'agriculture, à la médecine traditionnelle et à la préservation des ressources naturelles. Ces figures féminines incarnent un rapport non marchand à la terre, fondé sur la connaissance des cycles naturels, le respect des équilibres écologiques et la transmission des savoirs non écrits. À travers elles, Boni célèbre des formes de sagesse souvent méprisées par les discours modernisateurs et productivistes, mais qui apparaissent comme des alternatives viables face aux ravages de la mondialisation économique.

Dans ce contexte, la figure de la femme devient le symbole d'une autre manière d'habiter le monde, plus attentive à la vulnérabilité des écosystèmes et à l'interdépendance entre les vivants. Cette vision s'oppose frontalement à la logique extractiviste qui continue de piller les ressources africaines, en perpétuant les schémas de domination hérités du colonialisme. Tanella Boni dénonce ainsi, dans son œuvre, les conséquences désastreuses des politiques néolibérales sur l'environnement et les communautés locales. Elle met en lumière l'impact des

grandes exploitations minières, forestières et agricoles, qui détruisent les territoires ancestraux, polluent les rivières et condamnent les populations à l'exil et à la précarité. Ces violences écologiques sont indissociables, dans son écriture, des violences sociales et de genre : elles participent d'un même processus de déshumanisation et de négation de la vie.

Loin de se limiter à un constat pessimiste, son œuvre propose également des pistes de réflexion pour penser une écologie solidaire, fondée sur le respect des différences, la reconnaissance des savoirs locaux et la réhabilitation des pratiques communautaires. Cette approche rejoint les principes de l'écoféminisme communautaire défendu par Bina Agarwal, qui insiste sur l'importance de repenser la gestion collective des ressources naturelles et de redonner aux femmes un rôle central dans les prises de décision environnementales (*A Field of One's Own*, 1994). Chez Boni, cette perspective prend une forme poétique puissante, où la nature est autant un espace de souffrance qu'un lieu de possible réconciliation. La terre n'est pas un simple objet à préserver, mais une entité vivante avec laquelle il est possible de renouer un rapport d'harmonie. Cette relation passe par une réinvention des liens entre les êtres humains et leur environnement, mais aussi par la reconnaissance des femmes comme médiatrices privilégiées de cette réconciliation.

Ainsi, l'écoféminisme de Tanella Boni ne se présente pas comme un discours théorique abstrait, mais comme une expérience vécue, incarnée dans les corps, les gestes et les paroles de ses personnages. Son écriture engage une réflexion sur la nécessité d'un retour à l'écoute du monde, à une attention aux formes de vie les plus fragiles, qu'il s'agisse de la terre épuisée ou des existences féminines marquées par la précarité et l'effacement. Dans cette perspective, l'écriture poétique elle-même devient un geste écoféministe : par son attention aux rythmes du vivant, par sa capacité à tisser des correspondances entre les souffrances humaines et les dérèglements de la nature, elle ouvre un espace de pensée où il devient possible d'imaginer de nouvelles formes de coexistence, fondées sur le respect, la solidarité et la préservation du vivant.

À travers une écriture profondément engagée, Tanella Boni articule de manière subtile les luttes féminines et les combats postcoloniaux. Loin des discours

idéologiques figés, son œuvre propose une approche plurielle de l'émancipation, attentive aux réalités historiques, sociales et culturelles propres aux sociétés africaines. En replaçant les femmes au cœur de l'histoire politique du continent et en valorisant leur rôle dans la préservation de la mémoire, des savoirs et de l'environnement, Boni ouvre la voie à une réflexion renouvelée sur les formes de résistance et de création possibles. Son engagement, qu'il soit féministe, postcolonial ou écoféministe, ne prône pas la rupture radicale avec les traditions, mais une réinvention critique des héritages culturels pour construire des espaces de liberté et de justice. Ainsi, son écriture incarne pleinement l'idée d'un « féminin pluriel », où la diversité des expériences féminines devient la source même d'une pensée politique et éthique tournée vers l'avenir.

V. Conclusion

L'œuvre de Tanella Boni s'impose aujourd'hui comme l'une des contributions majeures à la littérature africaine contemporaine et à la pensée féministe en contexte postcolonial. À travers une écriture à la fois poétique et politique, elle explore les multiples visages du féminin, dans ce qu'ils ont de plus intime, de plus vulnérable, mais aussi de plus combatif et créatif. Loin de se contenter de dénoncer les oppressions, elle propose une véritable poétique de la réinvention, où les femmes, loin d'être réduites à leur condition de victimes, deviennent des sujets de leur propre histoire, des actrices de changement et des médiatrices de nouvelles relations avec le monde. Son écriture, caractérisée par l'esthétique du fragmentaire, la force du langage poétique et l'intensité de la parole incarnée, permet de penser le féminin au pluriel, dans toute sa diversité historique, culturelle et existentielle. Elle nous invite à entendre les voix longtemps étouffées, à lire les silences, à reconnaître les gestes discrets de résistance qui façonnent l'histoire en dehors des grands récits officiels.

Par son engagement dans les questions féministes, postcoloniales et écoféministes, Tanella Boni construit une œuvre profondément actuelle, qui interpelle non seulement l'Afrique, mais le monde entier, sur les enjeux cruciaux de

la liberté, de la dignité humaine et de la préservation de la vie. Sa voix, à la croisée des continents et des traditions, nous rappelle que l'avenir ne peut se construire sans l'écoute des mémoires oubliées, sans la reconnaissance des luttes plurielles et sans une attention renouvelée à la terre et au vivant.

En définitive, à travers son « écriture au féminin pluriel », Tanella Boni ouvre un espace de pensée et de création où l'émancipation ne se pense plus en termes d'uniformité, mais dans la richesse des différences, des expériences partagées et des solidarités tissées au-delà des frontières. Une œuvre à méditer, à lire et à transmettre, comme une invitation à inventer ensemble des mondes plus justes, plus ouverts et plus vivants.

Bibliographie

- Boni, Tanella. *Matins de couvre-feu*. Abidjan : Les Nouvelles Éditions Ivoiriennes, 1993.
- Boni, Tanella. *Ma peau est fenêtre d'avenir*. Abidjan : NEI, 2000.
- Boni, Tanella. *Les nègres n'iront jamais au paradis*. Paris : Le Serpent à Plumes, 2006.
- Boni, Tanella. *Que vivent les femmes d'Afrique !* Paris : Éditions Bruno Doucey, 2011.
- Boni, Tanella. *L'avenir a rendez-vous avec l'aube*. Paris : Éditions Bruno Doucey, 2018.
- Beauvoir, Simone de. *Le Deuxième Sexe*. Paris : Gallimard, 1949.
- Cixous, Hélène. *Le Rire de la Méduse et autres ironies*. Paris : Galilée, 1975.
- Mohanty, Chandra Talpade. *Under Western Eyes: Feminist Scholarship and Colonial Discourses*. *Boundary 2*, Vol. 12/13, 1984.
- Spivak, Gayatri Chakravorty. *Can the Subaltern Speak?* In *Marxism and the Interpretation of Culture*, Ed. Cary Nelson and Lawrence Grossberg. Urbana: University of Illinois Press, 1988.
- Nnaemeka, Obioma. *Sisterhood, Feminisms and Power: From Africa to the Diaspora*. Trenton: Africa World Press, 1998.
- Thiam, Awa. *La parole aux négresses*. Paris : Denoël, 1978.
- Mbembe, Achille. *Critique de la raison nègre*. Paris : La Découverte, 2013.
- d'Eaubonne, Françoise. *Le féminisme ou la mort*. Paris : P. Horay, 1974.
- Shiva, Vandana. *Staying Alive: Women, Ecology and Development*. London: Zed Books, 1988.
- Agarwal, Bina. *A Field of One's Own: Gender and Land Rights in South Asia*. Cambridge: Cambridge University Press, 1994.
- Tronto, Joan. *Moral Boundaries: A Political Argument for an Ethic of Care*. New York: Routledge, 1993.

